

F

5160.9

P28F7

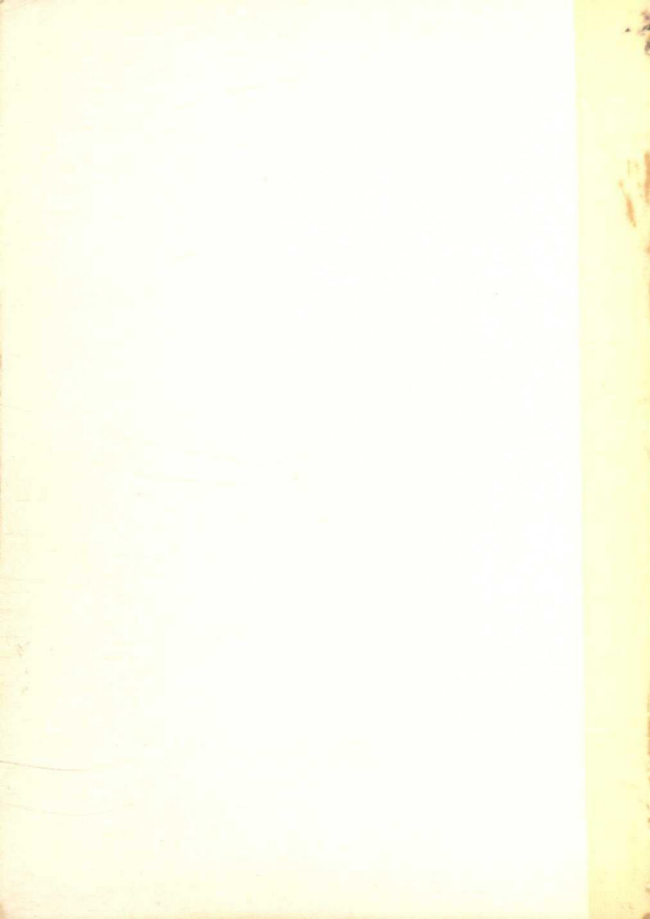


Bibliothèque Nationale du Québec



REAL





F
S160.9
P28 F7

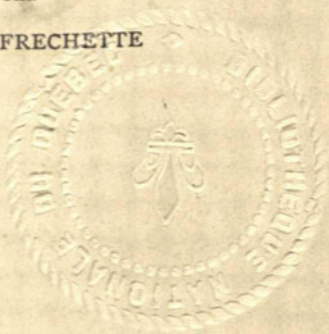
15

PHILIPPE-N. PACAUD

BIOGRAPHIE

PAR

LOUIS-H. FRECHETTE



57416

M. J.
9/3/18



PHILIPPE-N. PACAUD

BIOGRAPHIE

PAR

LOUIS-H. FRECHETTE



I

Celui qui fait le sujet de cette biographie est le deuxième, par rang d'âge, de sept frères, dont six—Narcisse, Charles, Edouard, Georges, Hector et lui-même—prirent une part plus ou moins active dans nos événements politiques de 1837 et 1838; et ses aventures, pleines de curieuses péripéties, méritent d'être racontées.

C'était l'une des natures les plus sympathiques et les plus chevaleresques de

l'époque. Muscles d'athlète, âme de patriote, organisation de poète et de héros. Fièrement campé sur des jarrets d'acier, la poitrine ouverte comme le cœur, la tête noblement plantée sur des épaules de statue, il vous charmaient par sa façon cordiale de vous tendre la main, ou vous en imposait par son attitude martiale et digne. Comme on peut le voir par le portrait qui se trouve en tête de ces pages, il avait une tête magnifique, une physionomie pleine de hardiesse et de bienveillance. C'était tout ce qu'on peut appeler un beau brun, —gai viveur, joyeux camarade, galant cavalier, danseur au pied léger, et capable, malgré sa svelte et élégante tournure de gentilhomme, de devenir un solide joueur au besoin : en un mot, un homme de race !

Ardent admirateur de Papineau, Français jusqu'au bout des ongles, libéral jusqu'à l'enthousiasme, l'âme éprise de toutes les aspirations du temps, il devait se jeter à corps perdu dans le mouvement de résistance à l'oligarchie anglaise, qui caractérisa cette époque ; et, quand arriva

l'heure de la bataille, nul ne décrocha plus résolûment le vieux mousquet des anciens jours, et peu d'hommes eussent plus contribué que lui au succès,—si le succès eût été possible.

Mais n'anticipons pas.

II

M. Philippe-Napoléon Pacaud est notaire de profession.

Il naquit à Québec, le 22 janvier 1812, d'une famille distinguée par sa position et ses alliances ; fit ses études au séminaire de Nicolet, étudia le droit sous l'honorable Louis Panet, et reçut sa commission le 23 janvier 1833. L'année suivante, il allait s'établir à Saint-Hyacinthe, où, après avoir ouvert une maison de commerce florissante, il épousait mademoiselle Aurélie, fille du lieutenant-colonel Boucher de la Bruère, seigneur de Montarville.

En 1837, le pays, poussé à bout par les insolences et les injustices de la bureaucratie anglaise, commençait à s'émouvoir sérieusement. Le parlement impérial avait

autorisé le gouverneur Gosford à prendre de force les subsides refusés par les chambres, et cette mesure arbitraire porta l'exaspération du peuple à son comble.

L'insurrection fermentait depuis longtemps. La grande assemblée de Saint-Charles fut le signal de la révolte.

Cette réunion eut lieu le 23 octobre, sous la présidence de Wolfred Nelson. Il y avait là à peu près cinq à six mille hommes venus des comtés de Richelieu, de Saint-Hyacinthe, de Rouville, de Chambly et de Verchères. Les principaux orateurs de la circonstance furent Papineau, Nelson, Viger, Lacoste, Côte Brown et Girod. Papineau exhorta le peuple à rester sur le terrain constitutionnel ; mais ce fut inutile ; le grand tribun était débordé.

“ Non ! s'écria Nelson, plus de temporisation : ce serait de la lâcheté ! le moment est venu de fondre nos cuillers pour fondre des balles ! ”

Ce fut là l'expression général de cette démonstration célèbre dans notre histoire sous le nom d'Assemblée des Cinq Comtés.

M. Pacaud y fit la connaissance des principaux chefs du mouvement insurrectionnel, et devint l'un de leurs plus fermes adhérents.

De retour à Saint-Hyacinthe, il y organisa de suite une succursale des *Fils de la Liberté* de Montréal, dont il fut nommé capitaine ; et, le dimanche suivant, à la tête de sa compagnie, il planta, sur la place de l'église, aux acclamations de la foule, le mai de l'Indépendance, surmonté du bonnet phrygien.

Ce mai fut abattu, quelques jours après, par les bureaucrates, qui, pour prix de cet acte de loyauté, furent bien et dûment goudronnés et emplumés, la nuit suivante. Ce fut peut-être là, de tous ses exploits, celui qu'on pardonna le plus difficilement au jeune capitaine.

Nous avons dit que peu d'hommes plus que lui eussent contribué au succès, si le succès eût été dans l'ordre des choses possibles : voici comment.

III

L'année précédente, de concert avec son frère Charles—un autre brave, celui-là—et M. Pierre Boucher de la Bruère, il avait fondé à Saint-Hyacinthe une banque sous le nom de Banque Canadienne.

Il était pour ainsi dire l'âme de cette institution financière, lorsque les troubles éclatèrent.

En homme pratique et clairvoyant, M. Pacaud vit tout de suite le défaut de la cuirasse, comprit le rôle important qu'il pouvait jouer, calcula les immenses services qu'il pouvait rendre, et, en homme de cœur et de dévouement, il résolut de fournir à l'insurrection ce qui lui manquait le plus—le nerf de la guerre ! C'était mettre en enjeu et faire de gaieté de cœur le sacrifice de ses plus belles espérances de fortune et d'avenir... Il n'hésita pas.

Les chefs étaient rassemblés à Saint-Denis. Il y court; et en deux mots leur soumet son hardi projet : celui d'émettre, pour les besoins de la cause, des billets de

banque rachetables par la nation, après la conquête de son indépendance.

Cette proposition fut acceptée avec un empressement facile à concevoir. De suite, on songe à organiser un commissariat, et il est unanimement décidé que l'on mettra d'abord, et sous le plus court délai, un montant de \$300,000 en circulation.

—Et à quand le remboursement ? demanda Nelson.

—Le jour où Papineau sera président de la République canadienne !

—Et quelles garanties exigez-vous ?

—Sa parole : elle vaut celle d'un roi !

—Mais si nous sommes défaits ?

—Si nous sommes défaits, je serai pendu : je me moque bien du reste. Après nous le déluge !

—Et votre récompense sera ... ?

—La reconnaissance de mon pays !

—C'est un Spartiate, dit Papineau en lui tendant la main avec cette chaleur un peu théâtrale que le grand homme mettait presque toujours dans ses moindres actes.

IV

Nommé commissaire-général des armées canadiennes, M. Pacaud retourna à Saint-Hyacinthe et se mit à l'œuvre.

Mais il était bien tard pour songer à ce côté si important de toute entreprise sérieuse ; et l'on n'avait pas encore fini de préparer ces assignats d'une nouvelle espèce, lorsque la défaite de Saint-Charles vint anéantir et rendre inutile ce commencement d'organisation qui eût pu devenir formidable, s'il eût seulement daté de quelques semaines plus tôt.

Cependant, tout commissaire-général qu'il était devenu, M. Pacaud n'abandonna pas le commandement de sa compagnie. Il avait sous ses ordres des jeunes gens pleins de courage et de bonne volonté, mais peu expérimentés dans le maniement des armes, et complètement étrangers à toute éducation militaire. Heureusement que, pendant son séjour à Québec, il avait vu souvent parader la garnison ; et—ses dispositions naturelles aidant—il parvint tant bien que mal à initier ses soldats au secret

des principaux commandements, et à leur faire exécuter les évolutions les plus nécessaires pour entrer en campagne. De sorte que, le moment de l'action arrivé, pas un chef ne pouvait se montrer à la tête d'un corps de braves aussi bien exercés, aussi bien disciplinés que notre jeune ami.

Voilà où l'on en était le 23 novembre 1837, date mémorable dans les annales canadiennes.

V

Les événements avaient marché.

Des mandats d'amener avaient été lancés contre les chefs canadiens et la résistance s'organisait.

L'escarmouche qui avait eu lieu sur le chemin de Chambly, où une poignée de Patriotes avaient délivré M. Desmarrais et le Dr Davignon, qu'un détachement de cavalerie emmenait prisonniers à Montréal, mit le feu aux poudres. Ce succès exalta le peuple, et chacun courut aux armes pour défendre leur chef Nelson au village de Saint-Denis, sur lequel un corps d'armée s'avancait à marche forcée.

M. Pacaud fut l'un des premiers au rendez-vous, et fit partie de la députation qui se présenta chez le Dr Nelson pour supplier Papineau de ne pas prendre part à la bataille, et de mettre sa personne en sûreté.

—Si vous restez, lui disait-on, vous pouvez être tué comme le dernier d'entre nous. Or, quelle que soit l'issue de la lutte que nous entreprenons, le pays a besoin de vos services : vous n'avez pas le droit de vous exposer !

—Je n'ai jamais conseillé la révolte armée, répondait Papineau ; mais, puisque le sort en est jeté, je veux partager vos périls !

—Vous ne le ferez pas ! s'écria alors M. Pacaud, en tirant un pistolet de sa poche ; et, si vous persistez à rester ici, j'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu, ce ne sera pas une balle anglaise qui vous tuera !

—Tiens, c'est mon jeune banquier, dit M. Papineau. Ma foi, mes amis, ajouta-t-il en souriant à ceux qui l'entouraient, si vous en avez plusieurs comme celui-là, vous réussirez !

Il céda et partit pour Saint-Charles.

VI

Deux heures après, la bataille s'engageait.

Nelson haranguait ses troupes lorsque la fusillade commença ; deux Canadiens venaient de tomber à ses côtés sous les balles anglaises.

“ Patriotes ! s'écria-t-il, vous le voyez, on nous assassine. Vendons chèrement nos vies. Soyez fermes, visez juste, ne vous exposez pas inutilement ; mais que tous vos coups portent. Allons ! en avant ! Mort aux Anglais ! et vive la liberté ! ”

Le vieux sang français se réveilla. Ces braves qui avaient à peine une centaine de mauvais fusils de chasse pour tout partage, armés pour la plupart de haches, de fourches et de faux, se ruèrent sur l'ennemi comme une trombe, et du premier choc déconcertèrent leurs assaillants.

Malheureusement ces bandes indisciplinées ne pouvaient manœuvrer avec ordre sous le commandement d'un seul, et le résultat de la bataille était inévitablement livré aux hasards de l'initiative individuelle.

Toujours en homme pratique, M. Pacaud comprit la situation d'un coup d'œil ; il se dit que la discipline, l'ensemble, le nombre et la supériorité des armes, devaient fatalement avoir le dessus en rase campagne.

—Il faut à tout prix se retrancher, dit-il, car les boulets et la mousqueterie finiront par nous décimer jusqu'au dernier.

Il y avait près de là une maison en pierre à deux étages, admirablement située et appartenant à Madame St-Germain.

—Madame, lui dit-il, nos biens comme nos vies appartiennent en ce moment à la patrie. Voulez-vous lui donner votre maison ?

—Faites ! répondit la noble femme ; et que Dieu vous aide !

—Cent hommes ici ! cria M. Pacaud.

Ils étaient à peine installés, qu'un boulet de canon troua le mur, et tua du coup Dudevoir, Bouthillier et St-Germain, trois des plus braves insurgés. Mais ce fut probablement cette manœuvre, ainsi que la défense héroïque de la brasserie Marchesseau, qui décida du sort de la journée.

Quoiqu'il en soit, notre héros se battit comme un lion. Il était bon tireur ; et, tout en dirigeant les mouvements de sa compagnie, il faisait lui-même un feu d'enfer.

—Je ne sais pas combien j'en ai tué, dit quelquefois M. Pacaud ; mais si je ne tirais pas sans quelque inquiétude, je tirais certainement sans remords. Ce n'était pas tant le ressentiment des affronts et des injustices subies, que le vieil instinct des haines traditionnelles de races qui se réveillait en nous ; nous combattions bien le despote, mais c'était surtout l'*Anglais* que nous aimions à coucher en joue ! Aveugle sentiment heureusement bien disparu depuis.

VII

Nous ne raconterons pas en détails les glorieuses péripéties de cette rencontre sanglante qui dura neuf heures. Le soir arrivé, le colonel Gore, laissant derrière lui ses morts, ses blessés et son artillerie, était en pleine déroute. Les Patriotes étaient

vainqueurs, et notre ami reprenait à cheval le chemin de Saint-Hyacinthe, après avoir serré la main une dernière fois à son compagnon d'armes, l'infortuné Ovide Perrault, mortellement frappé. Il lui fallait faire dix-huit milles, par des routes affreuses, par une nuit noire et un temps glacial. Après un pareil combat, et sans avoir rien mangé depuis quatre heures du matin, la tâche était assez rude, mais les émotions de la journée l'empêchaient de ressentir ni la fatigue ni la faim.

Il arriva à Saint-Hyacinthe au milieu de la nuit. Bon nombre de patriotes étaient rassemblés chez le Dr Bouthillier. Quand on le vit descendre de cheval, crotté, gelé, affamé, harassé, ce fut une acclamation générale : le bruit s'était répandu qu'il avait été tué.

VIII

Pendant la nuit du 24 au 25, un des hommes de sa compagnie vint avertir le capitaine Pacaud que la sentinelle qu'il avait mise en faction près du couvent ve-

nait d'arrêter deux hommes, dont elle n'avait pu distinguer la figure, et qui refusaient de répondre aux questions qu'on leur posait. Il se rendit en hâte sur les lieux, et sa surprise fut grande lorsqu'il reconnut, à la lueur d'une lanterne, Papineau et le Dr O'Callaghan !

—Où allez-vous ? leur demanda-t-il tout bas.

—Chez Poulin, répondit Papineau.

Ce monsieur Poulin était un ancien membre du Parlement dont la résidence se trouvait à quelque distance du village.

—Une escorte pour ces deux voyageurs ! commanda M. Pacaud.

Et, après un serrement de main furtif donné à son jeune ami, le grand patriote, entouré d'une escouade de gens dévoués, s'enfonça dans les ténèbres de la route.

Quelques jours plus tard, Poulin conduisit Papineau chez le capitaine Du-Charne, à Saint-Césaire, et ce dernier l'accompagna jusqu'aux Etats-Unis, en passant sous les baïonnettes anglaises stationnées à Saint-Athanase.

Notons ici que le gouvernement avait

alors promis une récompense de quatre mille piastres à qui livrerait Papineau mort ou vif ; et, non-seulement cet homme ne rencontra pas un traître, mais ces deux braves citoyens réclamèrent avec instance l'honneur de risquer leur vie pour sauver le courageux et éloquent défenseur de leurs droits. La race de ces hommes se fait rare aujourd'hui ; mais en 1837, des actes de désintéressement et de dévoûment comme ceux-là étaient si nombreux et paraissaient si naturels, qu'ils passaient pour ainsi dire inaperçus.

IX

Enfin le désastre de Saint-Charles arriva ; désastre complet, fatal, irrémédiable.

Le surlendemain de la bataille de Saint-Denis, le 25 novembre, les Patriotes retranchés dans le manoir seigneurial de M. Debartzch et derrière des amas de terre et de troncs d'arbres renversés, subissaient le choc furieux de l'armée anglaise recrutée d'un régiment royal venu de Saint-Hilaire sous le commandement du colonel Whitherall,

Ils devaient succomber.

Ils furent tournés, cernés, et du haut d'une colline qui les dominait, l'artillerie anglaise les foudroya. Leur chef, T. S. Brown,—disons-le à son éternel déshonneur,—après avoir refusé le secours des Patriotes de Saint-Denis, sous prétexte qu'il ne pouvait pas les nourrir, fut le premier à quitter le champ de bataille et à s'enfuir pour sauver sa peau.

Battus, désorganisés, dispersés, découragés, les Patriotes durent songer à mettre leur vie en sûreté par la fuite. Alors commença pour notre ami une véritable odyssée, odyssée de fugitif poursuivi, dépisté, traqué, relancé sans cesse ; alternatives sans fin de fuite et d'alerte, de crainte et d'espérance, de terreurs soudaines et de secours inattendus.

Le début en est pittoresque.

Le soir même de la bataille, M. Pacaud, accompagné de son frère Charles,—lequel, entre parenthèse, avait eu ses habits percés de deux balles,—de son beau-frère, le Dr de la Bruère, et de l'honorable Louis Lacoste, après avoir dit un adieu atten-

drissant à sa jeune femme et à ses chers petits enfants, partait à la hâte pour la frontière américaine. Ils avaient joué leur va-tout et perdu la partie : il ne leur restait plus qu'à sauver leur existence en péril.

Ils cheminèrent longtemps, à la rouge lueur de l'incendie du village de Saint-Charles, à travers lequel les volontaires loyaux promenaient la torche dévastatrice, en signe de réjouissance, et pour prouver leur patriotisme.

X

A Saint-Césaire, la foule, exaspérée par le résultat de la journée, faillit faire un mauvais parti à deux de nos voyageurs.

—En voilà encore de ces chefs, disait-on, qui, après nous avoir embarqués dans cette galère, s'en vont mettre leur peau en sûreté aux Etats-Unis ! Ce sont ces beaux messieurs, avec leurs grands discours, qui sont la cause de tout ; et, maintenant que nous sommes compromis, à eux la liberté, à nous l'incendie, la prison et la potence !

—Ne les laissons pas partir !

—Arrêtez-les !

—Ils désertent : fusillons-les !

Et la populace s'ameutait toujours, de plus en plus furieuse et menaçante.

Les deux voyageurs, qui n'étaient autres que nos amis, M. Pacaud et son frère, entendaient tout du second étage de la résidence de M. Chaffers—père de l'honorable sénateur de ce nom—où ils s'étaient réfugiés, et ne pouvaient se faire illusion sur la gravité de la circonstance. Quel parti prendre ?

—Il faut payer d'audace, se dirent-ils, et, s'il est nécessaire, vendre chèrement notre vie. Descendons !

Et nos deux braves, un pistolet à chaque main, vont droit au devant de cette bande d'enragés qui, armés de tout ce qu'ils ont pu saisir, profèrent les plus terribles menaces en hurlant comme des furies. Le silence se fit à leur approche.

—Dites donc, mes amis ! leur cria M. Pacaud, qu'avez-vous à nous reprocher ? Quel est celui d'entre vous qui se soit mieux battu que nous deux à Saint-Charles

ou à Saint-Denis? Voulez-vous faire l'office d'espions anglais? Voulez-vous devenir les valets des Volontaires? Vous êtes la honte des Patriotes!

—Et puis, il ne faut point tant de cérémonies, s'écria son frère Charles; ouvrez les rangs, sacrebleu! ou, je vous le jure sur mon âme, nous avons chacun deux pistolets, il nous reste encore des balles, et il y en a quatre d'entre vous, au moins, qui n'ont plus qu'à faire leur acte de contrition!

Domptés par un pareil sang-froid, les émeutiers s'écartent; et nos amis, grâce à leur intrépidité, s'échappent sans une égratignure.

XI

Le lendemain ils suivaient, avec leurs compagnons qu'ils avaient rejoints, la route qui longe la rivière Yamaska, chevauchant lentement pour laisser reposer leurs montures, lorsqu'ils aperçurent, à quelques pas devant eux, un individu armé qui marchait dans la même direction.

—Qui va là? lui cria-t-on.

—*Raquette* ! fut la réponse.

Il y avait, parmi les insurgés, des compagnies de *Raquettes* et de *Castors*. Celui-ci appartenait aux *Raquettes*. Il avait pris part à la bataille, et se sauvait, comme les autres, du côté des Etats-Unis. Par un caprice bizarre, le brave homme, tout épuisé qu'il paraissait être, emportait avec lui, comme trophée du champ de bataille, la main et l'avant-bras d'un soldat anglais.

—C'est toujours ça ! disait-il, en s'essuyant le front de sa large main noire de poudre.

Il avait, paraît-il, arraché ce débris humain des décombres fumants où les Anglais jetaient leurs morts pour dissimuler leurs pertes. Il tenait à prouver *qu'il y était* !

Ils continuèrent leur route ensemble ; nos amis trompant la monotonie du voyage en alimentant la loquacité de mon gaillard, qui avait autant de verve que de bravoure ; et celui-ci enchanté de voyager en si aimable compagnie.

Mais le plus difficile était à faire.

A quelques lieues de la frontière américaine, le guide que nos fugitifs avaient

loué les prévint—un peu tard—que la route était barrée par un corps de garde anglais chargé d'arrêter tous ceux qui se dirigeraient vers la frontière.

La situation était critique.

D'un côté, c'était la rivière à traverser, sans embarcation,—et, à cette saison de l'année, il ne fallait pas songer à se mettre à la nage. De l'autre—difficulté aussi grave—plus de douze milles à parcourir en pleine forêt, sans chemin, sans guide, sans provisions, sans même une boussole pour s'orienter. Que faire ?

XII.

On s'arrêta pour délibérer.

—C'est le moment de montrer du courage, dit M. Pacaud. Si nous retournons sur nos pas, nous sommes pris, jugés et condamnés, c'est clair ! De sorte qu'à tout prix, il nous faut aller en avant. Or, tenter de franchir la rivière à la nage, ou nous jeter dans la forêt, c'est la mort certaine. Il ne nous reste donc qu'un parti à prendre, mes amis, c'est de passer tout droit !

—Comment, tout droit ? Mais le corps de garde ?

—Nous le forcerons !

—Diable ! Savez-vous qu'ils sont au moins quarante hommes armés jusqu'aux dents ?

—N'importe ! nous sommes cinq braves ; nous avons nos pistolets ; nous fondons sur eux à l'improviste ; nous en assomons quelques-uns, nous culbutons les autres, et, à la faveur du désordre et des ténèbres, nous piquons des deux vers la frontière... et, enfoncés les habits rouges ! En êtes-vous ?

—J'en suis ! répondit son frère.

—Et moi aussi ! s'écria l'homme au trophée sanglant. Qui veut me prendre en croupe ?

—Monte la jument du guide, dit M. Pacaud ; je te l'achète !

Le marché allait se conclure, lorsque les deux autres fugitifs intervinrent et refusèrent leur concours à un projet aussi périlleux.

Il fallut donc y renoncer et retourner en arrière à tous hasards.

XIII

Ils atteignirent Saint-Hyacinthe sans encombre.

M. Pacaud se rendit tout droit chez lui. La maison qu'il habitait avait une aile dont le comble venait appuyer son extrémité en amont du toit principal, ce qui laissait, sous la couverture de l'aile en question, un vide sans issue. Couper une planche et s'introduire à l'intérieur, furent pour notre fugitif l'affaire d'un instant. La planche, replacée sur les chevrons, dissimulait si bien la cachette, que les plus fins limiers ne l'auraient pas éventée.

Il était temps, car les troupes anglaises entraient dans le village.

On fit les perquisitions les plus minutieuses ; les deux corps de logis furent fouillés—en apparence—dans tous les recoins, mais sans aucun résultat. M. Pacaud entendait tout du fond de son réduit, et, plus d'une fois, malgré son anxiété bien naturelle, il ne put retenir certains accès d'hilarité qui faillirent le compromettre.

Deux nouvelles perquisitions furent faites, tout aussi inutilement que la première.

Un mois s'écoula de cette façon.

Mais on *savait*, disait-on, que M. Pacaud se cachait chez lui ; et, les autorités persistant à en avoir le dernier mot, la position devenait dangereuse.

M. Pacaud résolut de chercher refuge ailleurs.

XIV

M. l'abbé Prince, depuis évêque de Saint-Hyacinthe, lui avait offert un asile au collège. Il y court une bonne nuit, passe une journée à grelotter dans le clocher, et finit par s'installer dans la chambre réservée pour les visites pastorales de l'évêque, où il n'y avait alors ni feu ni lit. Le Dr Duvert, qui était l'écolier réglementaire, lui portait à manger quand il pouvait ; et, aussitôt que tout le monde était endormi, il lui prêtait son lit pour quelques heures. Plus tard, un jeune séminariste lui fournit une soutane, un rabat, lui rase la barbe, lui ébauche une tonsure, et le voilà installé

dans la communauté à titre de prêtre étranger, et les élèves de s'écarter respectueusement sur son passage, la main à leur casquette. Personne ne le reconnut ; pas même son jeune frère, qui faisait alors sa rhétorique dans l'établissement.

Cependant, le fameux Comeau, ce délateur de profession, dont le gouvernement s'était assuré les honteux services, ne se reposait pas. Un soir, il arrive au collège avec ses argousins.

M. Pacaud, qui était aux aguets, saute par une fenêtre et rentre chez lui.

Jugez de la stupéfaction de madame Pacaud en reconnaissant son mari dans son nouveau costume ! Mais le premier moment d'embarras passé, la surprise fit place à l'effusion, l'effusion aux éclats de rire. Jamais deux augures ne s'étaient encore regardés si gaiement ; jamais abbé de la régence ne s'était vu embrassé, choyé et caressé d'un si bon cœur et par si jolie femme.

XV

Mais il fallait fuir, fuir encore, fuir toujours. M. Pacaud se réfugia alors chez un pauvre homme de Saint-Hugues, dont la chaumière, ou plutôt la cabane, était à deux pas de la forêt, mais qui malheureusement n'avait pas autre chose à donner que son dévouement. Épuisé par toutes sortes de privations, M. Pacaud lui dit un jour :

— Mon ami, il est temps que je te débarrasse de ma personne ; va dire à monsieur le curé que je suis ici. C'est un prêtre et un gentilhomme : il ne me trahira pas.

Le brave homme partit et s'acquitta de sa commission.

— Cela ne me regarde pas, répondit le curé ; seulement, tu diras à M. Pacaud que je pars ce soir pour un assez long voyage ; qu'il prie le bon Dieu pour moi !

M. Pacaud comprit de suite l'ingénieux moyen que prenait le bon abbé pour lui être utile sans se compromettre. Le soir même, la ménagère le recevait au presbytère avec toutes les déférences imagi-

nables ; et, pendant huit jours, cette maison hospitalière fut pour le pauvre proscrit un véritable paradis terrestre.

La vie de presbytère lui allait tout aussi bien que le costume ecclésiastique. Mais les plus belles choses ont un terme.

XVI

Un soir,—les huit jours étaient écoulés,—il aperçoit sa propre voiture arrêtée en face du presbytère, sans conducteur. Qui l'avait amenée là ? La ménagère n'en savait rien. Alors M. Pacaud comprit qu'il était temps de déloger. Il se jette dans sa voiture et s'élançe à fond de train sur la route de Saint-Hyacinthe. Lâcher les guides et se précipiter dans la porte de sa demeure, qu'il trouva heureusement ouverte, fut l'affaire d'un clin d'œil.

Il se mit à la fenêtre : un homme venait de s'emparer du cheval, presque à l'instant même où Comeau et ses recors, flairant quelque bonne aubaine, débouchaient sur la place.

—A qui cette voiture ? cria celui-ci.

—La jument appartient au collège, répondit l'homme, et la *cariote* à M. Pacaud. Mais, comme il est absent, nous nous en servons quelquefois : je viens justement la lui remettre.

Là-dessus il se met à dételer tranquillement, pendant que l'odieux Comeau s'éloigne en grommelant les jurons les plus énergiques de son répertoire.

M. Pacaud dut errer ainsi, pendant plusieurs mois, d'un endroit à un autre, toujours sur le qui-vive et toujours poursuivi à outrance par les sbires du gouvernement. Ce n'est jamais sans émotion qu'il se rappelle surtout la généreuse et cordiale hospitalité qu'il reçut chez M. H.-L. de Martigny, seigneur de Saint-Hugues, et M. Aimé Massue, seigneur de Saint-Aimé.

Enfin, au printemps de 1838, la proclamation de lord Gosford lui permit de rentrer dans ses foyers.

Mais il n'était pas au bout de ses tribulations. L'échauffourée de 1838 devait avoir pour lui des conséquences bien autrement désagréables.

XVII

Ces longs mois de réclusion, autant que les leçons de l'expérience, avaient calmé considérablement, chez M. Pacaud, l'enthousiasme du jeune homme. Il n'avait pas moins d'amour pour son pays, sans doute ; mais il avait réfléchi à la folie de leur entreprise ; et quand, dans l'automne suivant, le Dr Robert Nelson se mit à la tête d'une nouvelle insurrection, il était bien déterminé à n'y prendre aucune part.

Malheureusement pour lui, M. Elisée Malhiot, l'un des chefs du mouvement, vint à Saint-Hyacinthe pour communiquer avec les Patriotes de l'endroit. Une assemblée secrète eut lieu. M. Pacaud eut la faiblesse de s'y rendre. Ils étaient espionnés : il n'en fallait pas plus pour lui faire perdre tous les bénéfices de l'amnistie. Il eut beau ne plus bouger de chez lui ; il était compromis, et son nom marqué d'une croix rouge.

Sir John Colborne, le commandant des forces, et pendant quelque temps l'administrateur du pays, avait visité Saint-

Hyacinthe quelque temps auparavant, et s'y était vu l'objet d'une démonstration peu flatteuse pour un gouverneur général. Il avait, paraît-il, dans un voyage qu'il venait de faire dans le Haut-Canada, laissé échapper quelques expressions grossières à l'adresse des Canadiens-français, et nos amis lui avaient organisé le charivari le mieux conditionné qui ait jamais eu l'honneur de fêler les oreilles d'un représentant royal de la vindicative Albion.

Naturellement M. Pacaud devait porter sa bonne part de responsabilité dans cette affaire, et il ne pouvait guère s'attendre à échapper au châtiment.

XVIII

Le 3 novembre, l'insurrection éclata.

Elle fut héroïque, mais les choses tournèrent mal dès le début. Les Patriotes de Saint-Hyacinthe allèrent rejoindre ceux de Verchères et de Chambly pour recevoir les armes qu'on leur avait promises et qui devaient arriver des États-Unis. Malheureusement, ils avaient été odieusement

trompés. La plupart s'en retournèrent chez eux en maudissant leurs chefs ; et Nelson, entouré de deux à trois cents hommes à moitié armés de mauvais fusils de chasse, et fuyant devant Sir John Colborne qui marchait sur Napierville à la tête de sept ou huit mille hommes, dut se replier sur Odelltown, et là accepter la bataille contre un ennemi cinq fois supérieur en nombre, et qui avait même de l'artillerie à sa disposition.

—Prenons leur canon, cria Nelson ; c'est notre seule espérance.

Alors ces pauvres paysans mal armés, mal commandés, réduits à une poignée de braves, firent des prodiges. Ils refoulèrent les Anglais dans l'église, et pendant trois mortelles heures, ils se firent hacher pour s'emparer d'un malheureux canon qu'il leur aurait fallu abandonner quelques heures après. Mais bientôt, pris entre deux feux par des troupes fraîches venues de Caldwell Manor, ce groupe de héros dut succomber. Quelques-uns furent faits prisonniers ; et le reste de ceux qui avaient échappé aux balles gagna la forêt.

La lutte était finie.

Elle fit place aux représailles qui furent sans pitié.

XIX

Comme on le sait, M. Pacaud n'était pas sorti de chez lui. Mais on ne lui tint aucun compte de cette abstention. Ses ennemis étaient déterminés à le faire payer pour ses faits et gestes de l'année précédente.

On vit arriver successivement à Saint-Hyacinthe un fort détachement des *King Dragons*, tout un bataillon des Gardes, et enfin six pièces d'artillerie ; comme s'il se fût agi d'une véritable campagne. Des enquêtes s'instituèrent sous la présidence du colonel Cathcart, — depuis tué en Crimée, — assisté de deux misérables Canadiens-français dont l'histoire ne doit pas même prononcer le nom ; et le pillage commença, ainsi que les arrestations.

Nous n'exagérons rien en disant le pillage. Toute cette soldatesque s'enivrait à qui mieux, partout où elle en trouvait

l'occasion, et alors tout lui appartenait. Et ce qui semblerait incroyable, c'est que la plupart des officiers toléraient une pareille conduite. Il y avait bien parmi ces derniers quelques nobles exceptions dans la personne de deux ou trois lieutenants ou sous-lieutenants qui faisaient tout en leur pouvoir pour ramener leurs camarades au sentiment de l'honneur et des convenances ; mais aux yeux du grand nombre, tout paraissait légitime contre les *maudits rebelles*, même le vol et l'incendiat.

XX

Un soir, le notaire Henri Lappare arrive chez M. Pacaud, dans un état de surexcitation extraordinaire :

—Sauvez-moi, dit-il ; Comeau me cherche ; et s'il me trouve, je suis perdu !

—Calmez-vous, lui répond M. Pacaud ; personne ne soupçonnera qu'un rebelle ait l'audace d'en cacher un autre. Prenons notre temps, et délibérons.

Il fallait faire disparaître le fugitif ; mais comment ?

La cachette de l'année précédente n'était plus un secret pour personne ; les rues étaient remplies de troupes ; et il y avait, malheureusement, un trop grand nombre de nos compatriotes en quête d'une occasion favorable pour donner des preuves de leur loyauté. Ce fut madame Pacaud qui vint résoudre la difficulté ; et, cinq minutes après, le notaire, rasé de frais, et affublé d'un costume féminin complet à la mode du temps, quittait la maison au bras de son hôte, galant cavalier comme tous les jours.

M. Pacaud raconte lui-même cette aventure en termes plaisants :

“ La transformation fut radicale, dit-il. Non seulement mon compagnon eut l'extrême pudeur de rabattre son voile en mettant le pied sur la rue, mais encore,—avec l'inconstance naturelle au sexe dont il avait revêtu les insignes,—il me planta là au sortir du village, et, léger comme une véritable fille d'Eve, s'envola pour ne s'arrêter qu'en bas de Québec, où messieurs les Anglais ne tentèrent pas d'aller lui faire la cour.”

XXI

Mal en prit à M. Pacaud de ne pas avoir suivi son exemple. A son retour chez lui, un lieutenant des Gardes,—un honnête homme celui-là,—avec qui il avait lié connaissance quelques jours auparavant, lui annonça,—avec tous les ménagements possibles, il est vrai,—qu'il était chargé de la pénible mission de l'arrêter.

—Eh bien, soit ! s'écria M. Pacaud ; j'aime autant en avoir le cœur net une fois pour toutes. Mais vous êtes gentilhomme, vous, et j'ai une faveur à vous demander : c'est de m'accompagner jusqu'à la prison, pour me protéger autant que possible contre la canaille de Montréal, qui se fait un jeu de maltraiter les prisonniers.

—Je ferai tout en mon pouvoir pour vous être agréable, répondit le lieutenant ; et la preuve, c'est que, d'ici à quelques jours, vous pouvez vous installer dans l'appartement de votre maison qui vous conviendra le mieux : vous serez mon prisonnier sur parole.

—Mais en somme, demanda M. Pacaud, de quoi suis-je donc accusé ?

—Vous le demandez, cher monsieur ! Votre cas est très-grave :

Vous avez été capitaine d'une compagnie d'insurgés :

Haute trahison !

Vous avez arboré des insignes républicains sur le territoire de Sa Majesté :

Haute trahison !

Vous avez émis des assignats payables sur le trésor de la future fédération canadienne :

Haute trahison !

Vous avez personnellement et publiquement porté les armes contre la couronne britannique :

Haute trahison !

Tout dernièrement encore, vous avez pris part à une assemblée de conspirateurs réunis pour ourdir une insurrection nouvelle :

Haute trahison !

Vous avez importé d'un Etat voisin des armes et des munitions pour le service des rebelles,—on prétend en avoir vu en-

trer nuitamment des quantités considérables dans la cour de votre résidence :

Haute trahison !

Enfin, vous étiez l'organisateur du charivari qu'on a fait ici à Sir John Colborne, l'administrateur du pays, et par conséquent le représentant direct de la Souveraine :

Crime de lèse-majesté !

—Assez ! dit M. Pacaud ; diable ! quand même il n'y aurait de vrai que le quart de ce réquisitoire, il serait suffisant pour faire pendre haut et court la moitié du pays. Décidément, mon affaire n'est pas claire ; ou plutôt elle ne l'est que trop.

XXII

Quelques jours plus tard, les prisonniers, au nombre de vingt-sept, quittaient Saint-Hyacinthe sous bonne escorte, en route pour Montréal. A Saint-Charles, le convoi se grossit encore. Et l'on allait à petites journées, emportant avec soi beaucoup de pitié pour les uns, beaucoup de malédictions pour les autres. Les habitants étaient exaspérés ; et ils en avaient

le droit. Un trait démontrera le sans-gêne avec lequel les troupes anglaises traitaient la population sur leur passage.

Dans une des concessions de Varennes, le détachement s'arrêta devant une auberge, et l'un des officiers invita M. Pacaud à entrer se désaltérer avec lui. M. Pacaud accepta. La maîtresse de la maison était seule ; son mari avait pris la clef des champs. Elle leur servit deux verres d'eau-de-vie ; et M. Pacaud, voyant que l'officier se disposait à partir sans payer, tira de sa poche quelque monnaie pour solder l'écot.

—Laissez donc, dit l'officier, c'est des bêtises, ça ; ne sommes-nous pas en pays conquis ?

—Comment ! s'écria notre ami ; me croyez-vous assez coquin pour piller ainsi une pauvre femme sans protection !

L'officier eut honte, et paya.

XXIII

Ils atteignirent Longueuil sur le soir.
On allait parquer les prisonniers pour la

nuit dans une misérable salle dont le plancher, couvert d'immondices, exhalait une puanteur insupportable ; mais M. Pacaud obtint, par l'entremise du brave lieutenant qui l'avait arrêté, que le convoi fût dirigé, le soir même, sur la prison de Montréal.

On traversa le fleuve en *horse-boat*.

En s'embarquant, M. Pacaud faillit être la victime d'un accident fâcheux. Un soldat ivre trébucha de telle façon que sa baïonnette aurait infailliblement transpercé notre ami, sans l'agilité de celui-ci qui, par un bond rapide, réussit à éviter un coup qui pouvait être fatal.

A l'approche du bateau, la rive se couvrit, comme par enchantement, d'une multitude de ces misérables dont l'amusement favori était de lapider les Patriotes prisonniers. La fatalité voulut qu'en mettant pied à terre, M. Pacaud, qui est de taille moyenne, marchât à côté du major Jean-François Têtu, homme de très-haute taille. Or, le bruit courait que les deux Nelson, Robert et Wolfred, étaient au nombre des prisonniers ; et, comme la canaille qui les attendait savait que l'un

était petit, tandis que l'autre mesurait près de six pieds, et que, du reste, il faisait déjà un peu sombre, M. Pacaud et son compagnon furent pris pour les deux patriotes anglais. Toute la rage des assaillants se dirigea alors contre eux. Ils devinrent le point de mire des projectiles. Les trognons de pommes, les œufs pourris, les pierres mêmes pleuvaient; et si les troupes n'eussent chassé cette nuée de bandits à coups de crosse et de plat de sabres, Dieu sait ce qui en serait résulté.

M. Pacaud qu'un acte de lâcheté choque souverainement, ne peut faire allusion à cette scène révoltante sans frémir encore d'indignation et de colère.

XXIV

La porte de la prison se referma sur eux.

Hélas! douze de ces malheureux n'en devaient sortir que pour monter sur l'échafaud; et cent cinquante et un, pour aller languir pendant des mois à fond de cale, et pendant des années sous un climat

meurtrier, loin de leurs familles, en proie à toutes les horreurs de la nostalgie et de la misère !

En prison, les détenus étaient distribués un peu suivant les différentes classes de la société auxquelles ils appartenaient. M. Pacaud fut conduit au second étage de l'aile sud-est, où étaient enfermés un grand nombre de jeunes Patriotes appartenant aux professions libérales ou au commerce. Là se trouvaient les infortunés Chevalier de Lorimier, le capitaine Robert, vieux soldat de Châteauguay ; le notaire Decoigne, Hindelang, et les deux premières victimes du sanglant dénouement de ce drame, Cardinal et Duquet,—qui tous périrent sur l'échafaud.

La plupart dépassaient à peine vingt ans.

Cette jeunesse ardente ne se faisait pas illusion sur le sort qui lui était réservé ; mais elle trouvait dans son exaltation patriotique et dans la sincérité de ses convictions, une source de gaieté et de bonne humeur qui fit toujours l'étonnement de ses geôliers et de ses ennemis.

Elle vit se succéder les dates néfastes du 23 décembre, du 15 janvier et du 18 février ; le bourreau les décima lentement, presque un à un, comme à plaisir : ces héroïques enfants courbaient le front un moment, mais pour le relever aussitôt plus fier et plus souriant que jamais. Ils avaient été peut-être téméraires dans leur entreprise, mais ils étaient vraiment beaux dans leur infortune.

XXV.

Cependant les heures étaient longues ; et il fallait bien tuer le temps comme on pouvait. Chacun se creusait la tête pour trouver des distractions. Tous les jours on inventait quelque nouvel amusement, quelque nouvelle scie, quelque nouvelle mystification. Dieu sait si les tourne-clefs peu compatissants, aussi bien que le médecin de la prison, le pauvre Dr Arnoldi, en eurent à subir de toute espèce ! Que dis-je ? narguant l'autorité dans son appareil le plus solennel, on s'imagina un bon matin de parodier les délibérations de la

cour martiale. On commença par décorer l'appartement. Un jeune arpenteur du nom de Blanchard, habile dessinateur, crayonna en noir et en rouge, sur l'un des pans de la grande salle, une charge emblématique qui eut un succès formidable.

Le fond était un jupon—allusion maligne à la reine d'Angleterre—suspendu, d'un côté sur une baïonnette, de l'autre sur une potence. Dans les plis de ce drapeau d'une nouvelle espèce, se détachaient les armes de la fière Albion, le lion et la licorne, mais essoufflés, étiques, abattus, maigres à faire peur, et tournant le derrière à la couronne anglaise dont la forme affectait celle d'un certain ustensile fort utile dans le ménage, mais qui se place généralement ailleurs que dans la salle à manger. Sur l'ensemble planait un magnifique aigle américain enlevant dans ses serres les deux légendes : *Dieu et mon droit*, et *Honi soit qui mal y pense*.

C'était assez irrévérencieux, comme on le voit ; mais nos jeunes révolutionnaires en avaient fait bien d'autres. Pour eux, c'était du dernier cocasse.

XXVI

Chaque nouvel arrivé subissait un procès en règle. L'acte d'accusation comportait invariablement le même délit : celui d'avoir négligé de se rendre au camp général—la prison. Les verdicts comme les sentences brillaient aussi par leur uniformité : tous les accusés étaient invariablement trouvés coupables, et tous infailliblement condamnés... à payer les rafraîchissements au personnel de la cour. Les récalcitrants étaient sans merci coffrés dans le *Numéro 6*, petit endroit ayant certains rapports d'affinité avec la couronne plus haut mentionnée.

C'était M. Pacaud qui, avec la dignité d'un sénateur romain, présidait ces assises hétéroclites.

Parmi les officiers de l'armée qui visitaient la prison pendant les séances du tribunal, les uns en riaient, les autres s'en formalisaient. L'un de ces derniers, furieux de voir ces pauvres jeunes gens prendre si gaiement leur parti des circonstances, demanda même, sur un journal an-

glais de Montréal, " si c'était l'intention du gouvernement d'engraisser *ces messieurs* avant de les pendre ! "

XXVII

Il y avait pourtant bon nombre de ces malheureux qui étaient loin de s'engraisser. La prison étant trop étroite pour contenir tous ceux qui avaient été arrêtés, on en avait entassé un grand nombre dans les hangars de M. Berthelot, où on les laissait manquer des choses les plus nécessaires à la vie. C'étaient, pour la plupart, des habitants de la campagne ; et l'on conçoit qu'une ration d'une livre et demie de pain était tout à fait insuffisante pour cette forte race d'hommes accoutumés aux rudes travaux des champs.

M. Pacaud imagina un ingénieux moyen de leur porter secours. Chaque matin, tous les prisonniers devaient se ranger à la file, dans la salle commune, pour recevoir leur ration. Or, par un généreux procédé de la part d'un tourne-clefs, dont on *arro-sait* le bon vouloir en conséquence, M.

Pacaud et ses six compagnons de chambrée avaient le privilège d'être servis en particulier dans leur appartement. Aussitôt que la part de pain pour les sept était déposée dans leur chambre, trois d'entre eux allaient se faufiler dans les rangs, et recevaient trois nouvelles rations. En quelques jours, cela faisait une jolie provision de pain que nos amis faisaient parvenir à leurs compagnons d'infortune par l'intermédiaire de quelques bonnes dames qui visitaient la prison, et qui s'extasiaient de ce que des jeunes gens si bien constitués eussent si peu d'appétit.

Pieux larcin dont la Providence leur aura certainement tenu compte !

XXVIII

Enfin arriva le jour de la délivrance.

Au printemps, M. Pacaud, qui comptait de hautes protections auprès des autorités anglaises, fut relâché sur un cautionnement de dix mille piastres, probablement le plus haut montant qui ait été exigé d'aucun des prisonniers. Le lieut.-colonel

de La Bruyère et l'Hon. L.-A. Dessaulles furent ses garants.

Hélas ! notre pauvre ami ne devait rentrer dans sa famille que pour y voir fondre sur lui les épreuves les plus cruelles qu'un homme de sa trempe pût jamais subir. Un complet désordre régnait dans ses affaires. La Banque Canadienne avait sauté en entraînant ses directeurs et ses principaux actionnaires dans la ruine. Mais cela n'était rien pour M. Pacaud : en quelques mois, il dut conduire au cimetière deux de ses enfants, et fermer pour jamais les yeux à celle qui avait partagé ses joies et ses infortunes : femme de cœur et d'esprit, que l'on considérait comme l'une des beautés de l'époque. Cette beauté était même si remarquable que le jour du départ pour la prison, le lieutenant dont nous avons parlé, et quelques autres officiers anglais, ayant été invités à prendre un verre de vin chez M. Pacaud, l'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier : " Je bois à la santé de la dame de céans ; elle est aussi noble et cent fois plus belle que la reine d'Angleterre ! "

XXIX

Resté presque seul au monde, ruiné, dégoûté, le cœur brisé, M. Pacaud alla chercher dans la solitude un adoucissement à ses chagrins. La cognée du pionnier à la main, il s'enfonça dans les townships de l'Est, et alla planter sa tente à Saint-Norbert d'Arthabaska, sans autre ressource que son courage et son énergie. C'est là qu'après avoir reconquis une honnête aisance, et entouré d'une nouvelle famille, il sait mettre si cordialement au service des nombreux amis qu'il compte dans les cercles les plus élevés de Montréal et de Québec, les trésors de l'hospitalité la plus patriarcale.

Et puis, avec le bonheur domestique, il a retrouvé sa verve et sa gaieté d'autrefois.

*Car souvent, hélas ! la vie a des stages,
Où, meurtri, froissé, le cœur se flétrit ;
Ainsi que la fleur, l'âme a ses orages ;
Mais qu'un doux rayon tombe des nuages,
Et tout refleurit !*

XXX

Ce doux rayon, M. Pacaud l'a trouvé dans la personne de mademoiselle Clarisse Duval, de Trois-Rivières, compagne digne de lui, qu'il épousa en 1847, et qui l'a rendu père d'une famille nombreuse et distinguée.

Il lui restait de son premier mariage une fille héritière des traits et des vertus de sa mère, qui fut d'abord madame Gaspard Dumoulin, puis madame William Duval.

Son second mariage lui a donné :

Philippe-Joseph-Aurèle, courtier à Arthabaskaville ;

Louis-Joseph-Olivier-Ernest, avocat et protonotaire à Trois-Rivières ;

Alphonse-Albert-Horace, marchand à Lévis ;

Louis-Alexandre-Auguste-Bosquet, étudiant en droit ;

Jean-Baptiste-Napoléon-Gaspard, encore au collège ;

Et enfin Marie-Anne-Clarisse-Georgiana-Hilda, dont l'auteur de ces lignes a salué

le berceau désiré, par un poëme sincèrement ému que chacun peut lire dans *Pêle-Mêle*.

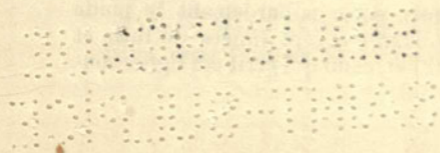
Au reste, M. Pacaud est le père de tous les jeunes talents que leur bonne étoile conduit sur son passage.

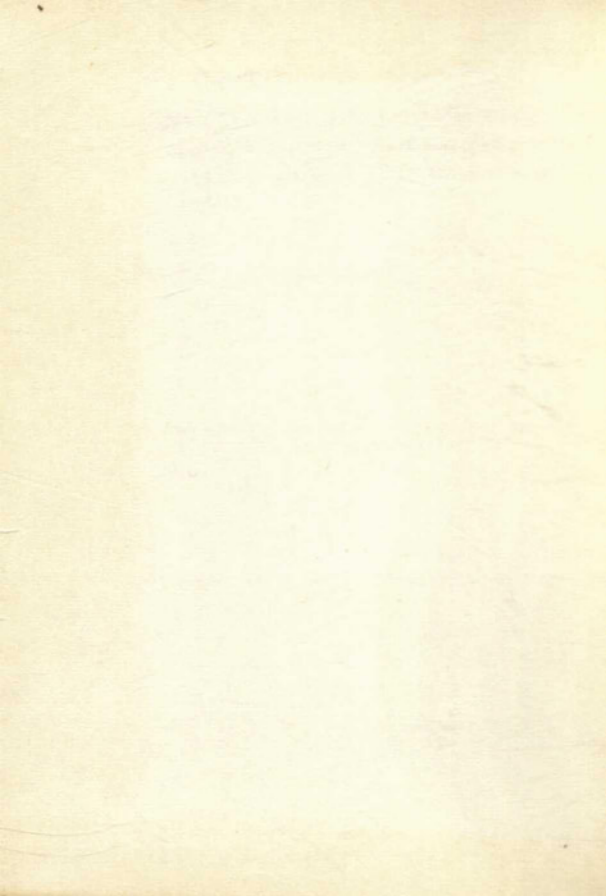
Ajoutons en terminant que M. Pacaud est demeuré toute sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse. Il est redevenu loyal sujet de Sa Majesté, c'est vrai, mais il est resté franc libéral. Aux élections de 1857, il fut candidat pour la division électorale de Drummond et Arthabaska, dont il avait été le premier préfet ; il se retira pour faire place à son ami, feu J.-B. Eric Dorion, qui représenta cette division jusqu'à sa mort.

XXXI

Aujourd'hui, le jeune capitaine de 1837, toujours aussi gai, aussi courtois, aussi aimable, et l'on pourrait dire aussi galant qu'autrefois, porte gaillardement le poids de ses soixante et sept années de lutte et de travail ; et, celui qui écrit ces lignes sou-

haite à tous ses lecteurs la bonne fortune d'entendre raconter, quelque jour, toutes ces aventures par celui même qui en a été le modeste héros.





LES ATELIERS DE RELIURE
MARCEL BEAUDOIN

MAR 1967

BNQ



C 000 308 938